

Naples le 24 Décembre 1843

Mon ami je viens de vous
 écrire une lettre qui vous sera remise
 par M. C. - qui part demain pour
 Athènes. J'ai pensé qu'il se rendrait
 de vous et que j'aurais pu ~~partir~~
 partir avec lui si à tellement dominé
 qu'il m'a fallu un grand effort de
 raison pour rester ici quand toute
 mon âme vole où vous êtes. Je sens
 que je dois attendre encore et vous
 laissez accomplir le grand travail
 politique qui absorbe tous vos
 moments; mais plus tard je n'aurai
 plus ni courage ni résignation, et
 le jour viendra où je prendrai mon
 essor vers la Grèce que je sois



Mon ami, quand vous verrez je
 quand retrouverons nous toutes mes féli-
 cités papiers. o jours de bonheur, jours
 d'estate et de ravissement quand
 vous verrez je tenante puis eradié.
 Mon ami je ne doute pas de
 vos intentions; non, non j'y crois
 plus que jamais, mais je suis mal-
 heureuse loin de vous et votre prison
 était le seul bien que j'ai voulu
 c'est le seul dont je ne puis me passer.
 adieu adieu Cher ami à bientôt, à
 toujours. L.

dans mes relations avec vos amis je parle
 peu de vous mais beaucoup de votre
 pays; je vivrai tous les jours avec ces
 égal empressement pour moi il n'y
 a point de manque de parts, il n'y
 a que des Grues; la Grèce y veut
 me voir souvent, elle m'a écrit une admirable
 lettre ou elle me demandait mon adresse et
 m'offre la même avec une cordialité dont
 mon cœur est tout ému.
 — patron attend la lettre

le sort qui pûnt m'y attendre
 mais vous m'écrivez plus j'ai besoin
 de me rapprocher de vous.
 Il faut donc mon ami me donner
 la consolation de vos lettres, elles
 seules peuvent me ranimer; vous
 connaissez mon cas, vous savez
 ce qu'il doit souffrir. votre sépa-
 ration actuelle est mille fois plus
 douloureuse que votre première
 absence; car enfin il y a cinq ans
 je ne vous voyais plus mais je
 pouvais à chaque heure du jour
 et de la nuit envoyer chez vous
 et vous demander si vous étiez heureux
 si vous vous portiez bien. j'en étais
 pas comme après dans une

ignorance complète de vos
 destinées. Je ne sais de vous que
 ce que les journaux apprennent
 à vos amis. M. D. lui-même
 est étonné de votre silence et
 moi qui vous connais si bien j'en
 suis inquiet et l'attribue à quel-
 que mécontentement mis à un
 effort que vous faites sur vous-
 même. Votre nature concentrée
 n'a pas besoin d'expansion,
 l'échange de la pensée ne vous
 est pas nécessaire comme à moi
 pauvre être qui ne vit que d'émotion.
 Vous sommes si opposés et si unis,
 que notre affection est un des
 grands mystères du cœur humain
 que nulle parole ne peut définir